

# LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier

Georges AUBERT

RÉDACTEUR EN CHEF

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR

ANNONCES ET RÉCLAMÉS

Chez M. SABLÉ, 3, rue Palais-Grillet, au 1<sup>er</sup>

ABONNEMENTS

Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.

On reçoit les abonnements de Trois et Six mois

BOÎTE AUX LETTRES: 2, rue d'Amboise, 2, dans l'ALLÉE

VENTE EN GROS

Chez M. EVRARD

LYON — 17, Rue des Archers, 17 — LYON

## LE CONSEIL MUNICIPAL — UNE PRÉDICTION

### PRÉDICTION

I

— C'est toi, Capoulat ?  
 Capoulat ne répondit rien. Et il y avait à cela une raison excellente : c'est qu'au moment où sa femme, déjà au lit et dans l'obscurité de la chambre conjugale, lui adressait cette question, ledit Capoulat, patron de l'auberge des Héridases d'or, achevait tranquillement son cent de pique, dans la grande salle, au rez-de-chaussée de son hôtelier, avec le père Guarrigue, messager de Castelnaudary. Il marquait même un nombre incalculable de points, ce qui l'aurait infiniment plus que de s'entretenir avec sa légitime épouse.

An reste, celui à qui ces mots venaient d'être adressés, alors qu'il entrant sans lumière dans le *buen-retiro* du ménage, n'y répondit pas davantage. Mais prestement, comme saisi d'une idée subite, profitant d'un silence qui avait été pris certainement pour une affirmation, puis-que M<sup>me</sup> Capoulat, sans renouveler sa demande, continuait à respirer doucement, comme quelqu'un qui se rendort dans l'alcôve, il se mit à retirer ses vêtements.

Alors ce n'était pas le mari ? — Non, ce n'était pas le mari. — Qui alors ? — Le beau Cadetou, un fermier du voisinage, venu pour le marché aux bestiaux du lendemain et actuellement l'hôte de Capoulat pour cette nuit. — Et il se préparait, comme ça, à coucher avec la femme de Capoulat ? — Mon Dieu, oui. Je le regrette pour la morale, mais c'était son intention manifeste ; car il avait déboutonné déjà son veston de velours à côtes, son gilet pareil, ses larges souliers lacés sur le dessus, et en était à la suppression de sa culotte, exercice qui n'implique pas le projet d'aller saluer le saint-sacrement, ou accomplir quelque autre pratique dévote. Il faisait d'ailleurs ces diverses opérations avec une pudeur parfaite, dans l'ombre la plus absolue, sans ostentation aucune, mais retenu, au contraire, tous ses souffles, j'entends d'abord celui d'en haut, puis ceux qui procèdent musicalement de la flûte naturelle à un trou, que la Providence, toujours maternelle, *« amo parens »* nous plaça si loin du nez, parce que le gros joufflu, qui a coutume d'enjouer n'a pas toujours l'haleine embuquée de violettes. — Mais c'est une indignité ! — Allons donc, je ne fais fort de vous prouver qu'à la place de ce bon Cadetou, vous en auriez fait tout autant et ne vous seriez pas gêné davantage. Et puis d'abord pour moi cet animal de Capoulat avait-il tant de chance au jeu ? Il fallait bien que quelqu'un vengeât de sa désastreuse dévotion ce benêt et vénérable père Guarrigue, qui avait quatre enfants à nourrir avec son fouet.

II

Oui, vous en auriez fait tout autant, mes petits sucres, mes rafflés d'honneur et d'usage, mes petits bourriquets académiques. Vus en auriez fait autant, vous dis-je ; car cette M<sup>me</sup> Capoulat était une fort désirable personne, un morceau de chère lie, un objet tout à fait charmant. Sa belle chevelure noire de méridionale se crespelait naturellement et d'une façon très mignonne sur le front d'un ivroire mat et sur le cou d'un ample aux laitues transparentes. Ses yeux pleins de malice luisaient d'un tel éclat, que le regard inquiet s'y brisait comme à un bouclier et n'en pouvait sonder la profondeur sans étoiles. Le nez à la romaine avait, aux narines, le petit palpement d'ailes roses qui semble tout prêt au vol pour les beaux pays du D<sup>ér</sup>. Quant à sa bouche, un peu charnue, bien que finement dessinée, elle se retrouvait aux deux coins comme un pétale de rose que recroqueville un trop chaud rayon de soleil. Une fossette exquise surmontait d'un accent circulaire l'O bien arrondi de son menton solide comme un débris de marbre antique. Le cou avait ces reflets de satin, des lumières d'argent fluide. La rondeur de ses bras semblait faite pour les enlacements où se repose l'amour repu, et sa gorge simulait un double et caressant orillon tout prêt pour ces reconnaissants sommeils du bonheur.

Eh ! mon Dieu, pour ne pas m'attarder davantage à une description dangereuse pour ma propre vertu — ce que j'ai de plus cher au monde avec ma pipe et mon chien — moins que mon chien, mais plus que ma pipe — j'ajouterais qu'elle appartenait à la caste des dames à qui ne suffit pas pour s'asseoir, la cime d'un paratonnerre ou l'esprit d'un politicien. Ah ! non ! Un large fauteuil convenait à peine les révoltes de cette essentielle partie d'elle-même, et encore, elle se baissait beaucoup sous les bras j'entends, d'un fauteuil, non pas, hélas ! les *« tics »*. Car après une courte excursion aux terres où fleurit l'idéal beauré des femmes sveltes à qui l'âme tient lieu de siège, je reviens à mes idoles-dolues, et je m'écrierais volontiers, comme un jour ce malotru de Jacques : « Tout le génie de

M<sup>me</sup> de Staël et tout l'esprit de M<sup>me</sup> de Sévigné pour deux sous de derrière de plus ! » Fi ! Monsieur Jacques, n'empêche que tout cela suffit joliment à justifier les intentions malveillantes de Cadetou à l'encontre et même à l'envers de Capoulat.

D'ailleurs, Capoulat n'était pas son ami. Il lui payait son gîte, et venait même de solder très coûteusement un plat de cassoulet, dont il achevait à peine de se lécher les doigts. Et puis, parole d'honneur ! Cadetou ne l'avait pas fait exprès. Ayant arrosé ledit cassoulet de beaucoup de vin de Villandric — un bon petit vin languedocien qui tape ferme — il avait voulu monter l'escalier à tâtons pour bien prouver à ses compagnons d'en bas qu'il n'était pas sot, et arrivé sur le palier, toujours sans chandelle, il avait pris une porte pour une autre. Voilà tout. Et une fois dans la chambre de M<sup>me</sup> Capoulat..., je vous dis que vous auriez fait pis.

III

Car, encore une fois, il persista à agir avec beaucoup de prudence et de décence. Une fois sa culotte enlevée, il se prit à réfléchir que la méprise ne pourrait pas aller plus loin. En effet, Capoulat, grand kakatoès de la démocratie locale, portait une barbe de sapeur, tandis que lui, Cadetou était toujours exempt de poils comme un abbé ou un Paulus de banlieue. Si les choses eussent été à l'inverse, il aurait pu, à la grande rigueur, se raser dans l'ombre pour faire disparaître une telle ressemblance. Mais le temps lui manquait matériellement pour se laisser pousser une barbe que Capoulat cultivait depuis vingt ans, en même temps que la pratique des droits de l'homme et les immortels principes de Quatre-vingt-neuf, lesquels eussent aussi tout gagné à être plus anciens d'autant. L'embarras du pauvre fermier était extrême. Heureusement avait-il lui, — car il était homme d'esprit, bien que rural en diable — un excellent traité de notre bon compagnon Catulle Mendès touchant la façon de se mettre au lit dans certains cas embarrassants. Il résolut donc d'entrer sous les draps à reculons et par la face qui ne parle pas, au moins chez les gens bien élevés. Il était, il est vrai, beaucoup plus dodu de ce côté que Capoulat, extrêmement dodu même, ridiculement dodu, si vous voulez, pour un homme. Mais bah ! cette différence serait toujours moins sensible que celle du menton. Or, madame Capoulat avait le visage — celui qui cause — tourné vers la rue, si bien que l'invasion de Cadetou dans le lit coupable se traduisait par un choc des deux arrières-trains qui firent flac ! en se heurtant dans la largeur insuffisante de la couchette.

— Sapristi, mon homme, que tu engraisais ! fit doucement madame Capoulat sans se reculer. L'écidé à continuer de jouer les Capoulats, dans le plus joli rôle du répertoire, Cadetou se garda bien de répondre, mais il prenait un grand et malheureux plaisir à ce tiède attouchement.

Qu'advint-il entre eux ? Mais au bout d'un peu de temps, madame Capoulat s'écria :  
 — Capoulat ! Mais ce n'est pas toi !  
 — Non, madame Capoulat, je l'avoue ! répondit philosophiquement Cadetou.  
 — Misérable ! je vais appeler !  
 — Hélas ! madame ! ce serait un grand ennui pour votre mari que de nous voir si près l'un de l'autre, à cette heure-ci et sur ses matelas.  
 — Je vais crier, vous dis-je.  
 — Je vous assure, madame, que ce sera du plus mauvais effet dans la maison.  
 Elle se tut un instant.  
 — Au fait, c'est vrai, dit-elle.  
 Et elle ajouta encore, après un nouveau silence :

— Vous êtes bien sûr, au moins, qu'il n'est pas près de finir son pique ?  
 Avouez que tout cela était bien plus sage que ce que fit Lucrèce, outre que ça ne nous vaudra pas une tragédie de Ponsard.

IV

Quand à midi, le lendemain, Cadetou, retour du marché, s'attabla avec monsieur et madame Capoulat, il y eut bien un peu de gêne entre le fermier et la femme de l'aubergiste. Mais ce fut Capoulat qui se chargea de rompre la glace, en engageant le père Guarrigue à offrir une nouvelle bouteille de Villandric :

— Ah ! mes amis, dit-il d'une voix joyeuse, que je voudrais déjà être en octobre prochain !  
 — Vous seriez plus vieux de huit mois, observa le père Guarrigue qui avait vraiment beaucoup d'esprit naturel.  
 — Écoutez moi ça, mes enfants !

Et cet excellent Capoulat, déployant l'*Union du Magnédoc* du 30 janvier dernier, avec mépris d'ailleurs, car cette feuille n'était pas de son opinion, y lut ce qui suit et ce que j'y ai copié moi-même :

« Une prédiction, qui remonte à la fin du « siècle dernier, s'exprime ainsi : Il est généralement reconnu que si deux pleines lunes se rencontrent dans le même mois, on peut

« compter faire dans l'année une grande quantité de vin. On a même souvent constaté que « quand ce phénomène céleste se produit, il y a « une telle abondance de raisins que c'est à peine « si les vignes peuvent les porter. Les vendan- « geurs remplissent même leurs cuves d'autant « plus que la rencontre des deux pleines lunes « survient de la meilleure heure, attendu que le « reste de l'année se ressent de leur influence... »  
 — Eh bien ? demanda le père Guarrigue.

— Eh bien, poursuivit Capoulat, en continuant à lire : « Voilà pourquoi dans le cours du siècle « prochain, l'année qui produira le plus de vin « sera 1885. Nos arrières-petits-fils pourront s'en « réjouir à l'avance. Les cuves et les tonneaux « débordent, et chacun fera bien de boire à sa « soif et de vider ses barriques pour pouvoir « encaver sa nouvelle récolte. Quant à la qualité, « elle ne laissera rien à désirer, parce que toute « l'année aura le bénéfice de la rencontre des « deux pleines lunes. »

— Certainement, dirent en même temps Cadetou et madame Capoulat, en échangeant des regards chargés de promesses.

— Mais es-tu bien sûr que deux pleines lunes se soient rencontrées ce mois-ci ? objecta l'incrédule Guarrigue.

— Pas plus tard qu'hier soir, répondit Capoulat avec conviction. Regarde le calendrier. Le 1<sup>er</sup> et le 30 janvier.

Songeant à l'aventure de la veille, les deux amants faillirent éclater de rire.

Et de fait, je crois que la récolte sera en effet excellente pour eux. Car la meilleure vendange est celle dont la pourpre se presse aux lèvres unies dans la tiède étreinte du baiser, vendange d'amour dont les vignes ont pris leur sang dans notre cœur même, leur sang rouge et chargé d'immortelles ivresses !

Armand Sylvestre.

### PRINTEMPS !

Je vous vois déjà, ô ma lectrice ! accueillir avec une moue dédaigneuse ce poète gâteux qui se laisse tomber des sommets sacrés de l'Hélicon, pour causer avec vous, en cette forme vulgaire, chère à M. Jourdain, de prosaïque mépoire !

— « Et, cependant, direz-vous, quel « sujet plus gracieux que ce beau thème ; « Printemps ? Les poètes, les vrais, les « purs, se laissent inévitablement fasciner « par cet éblouissant mirage ! Que de « beaux vers n'a-t-il pas inspirés ! Que « d'éloges doux et tendres n'a-t-il pas « fait éclore, ce mot si poétique et si suave : « Printemps ! »

Et vous aurez mille fois raison ; aussi, ne chercherez pas à vous contredire. Mais, est-il, par le monde, un être plus fantasque qu'un poète ? Je ne connais que vous, chère lectrice, car la femme est bien l'être le plus incompréhensible de la création ! Eh bien ! vous, la volage par excellence, vous souffrirez bien que je vous emprunte aujourd'hui, ce caractère frivole qui vous rend, à nos yeux, cent fois plus désirable. Car, un poète est un fou. Il n'habite pas la terre : son esprit s'envole au delà des horizons brumeux de notre prosaïque planète, pour errer inconscient et rêveur, dans l'immensité bleue de l'idéal ! Il court Argonaute, à la conquête d'une insaisissable toison d'or, jusqu'à ce qu'il se heurte à quelque obstacle ou qu'il voit se déchirer, fil à fil, le voile qui cachait ses dernières illusions !

Eh bien ! aujourd'hui, je suis las de cette vie errante, de bohème de l'espace, et j'éprouve l'impérieux besoin — après m'être si longtemps abreuvé aux sources de l'Hippocrène — de tremper ma lèvre à l'ampore des voluptés charnelles. Le spleen des régions éthérées m'a pris, et je ne puis résister au désir de voir s'éveiller, une fois encore, sous le coup du printemps, ce vieux Lyon, qu'un interminable hiver m'avait contraint de quitter pour le Parnasse.

Le voici donc, enfin, ce printemps bleu qui met au cœur des désirs insensés, un besoin passionné de saisir et d'étreindre ! L'homme est ainsi : il ne peut se faire à l'idée du néant. La pensée de la mort l'effraye et le vague de l'inconnu l'épouvante : il cherche à s'étourdir, et, malgré lui, cette pensée l'obsède : l'Éternité !

Oh ! qu'il est cruel celui qui institua les hivers ! Que ne vivons-nous toujours en cet âge d'or qui fut le premier âge du monde,

sous l'éternel azur d'un éternel printemps ! Pourquoi sommes-nous donc ainsi créés pour nous abreuver de la lie de toutes les amertumes, nous qui pourrions être éternellement jeunes et heureux ?

Mais, ce n'est point ici le lieu de se laisser entraîner à de fatigantes homélies : un printemps nouveau vient de naître, je le salue !

Comme Lyon paraît joyeux lorsqu'il s'éveille, un beau matin, sous le souffle caressant de la brise, secouant le lincol humide qui, l'hiver, a fait surnommer notre ville, la cité des brouillards !

Il semble que l'on sort d'un rêve pénible, que l'on s'éveille d'un sommeil étrange...

Le printemps nous apparaît comme un prélude des délices de l'été et comme un avant-goût des tièdes soirées où tout le Lyon qui s'amuse se porte à Bellecour. Quelle animation, alors, et quel joyeux murmure quand, le soir, féérique et superbe, la Maison-Dorée étincelle au milieu des verdoyants massifs, et qu'il se mêle aux bruits timides de la nature qui s'endort, les harmonies suaves d'un invisible orchestre perdu sous le feuillage ! Que Luigini laisse, de nouveau, éclore de son archet magique, les enchantements exquis de cette langue divine que, seule, tous les peuples ont l'art de comprendre, car elle est par excellence la langue de l'âme !

C'est ainsi que Lyon, si morne, quand l'hiver l'étreint sous son atmosphère brumeuse et glacée, devient le plus riant Eden, lorsque l'hirondelle accourt, joyeuse, préluder à la naissance du printemps ! Car le printemps c'est l'amour, la gaieté, la folie, le printemps, ô ma lectrice ! c'est vous. Vous la plus charmante des nymphes, dont la jolie tête s'incline délicieusement avec un sourire narquois retroussant un coin de lèvre plus narquois encore.

Mais, parmi vous toutes qui me lisez, il en est, hélas ! qui comptent leurs années non plus par le printemps, mais par les hivers, ces hivers froids et lugubres, dont la seule pensée fait courir sur la chair un frisson de glace, et qu'un soleil tardif essaye en vain de nous faire oublier. Songez qu'un jour viendra où, vous aussi, vous direz : « J'ai vécu ! » Songez que le jais de votre luxuriante chevelure doit se parsemer de fils d'argent !

Mais, pourquoi briser ainsi le prisme de vos illusions — s'il vous en reste ! — Soyez toujours folles, et que, sur vos lèvres, écloses pour les baisers, s'épanouisse encore ce sourire délicieux qui enivre et qui fascine ! C'est à ce prix que vous acquerrez votre gloire, c'est par cela seul que vous règnerez, reines du clinquant qui effeuille vos couronnes dans le mystère de tous les cabinets particuliers !

D'aucuns vous font un crime d'aimer parce que vous êtes belles, de rire parce que vous êtes insouciantes et folles ! Ou sont-ils, ces puritains qui vous conspuent bruyamment ? Vous les connaissez, car, dans l'intimité, ces eunuches sont des satyres !

Que les rives fleuries de Paphos ou de Cythère aient vu, souventes fois, vous passer sur leurs bords amoureux ! Que les échos des gazettes mondaines aient retenti du bruit joyeux de vos grelots de folies ! Que les cent bouches de la déesse aient proclamé vos noms par le monde !

Où est le mal ?  
 Que votre chevelure ait le ton mat de l'ébène ou le reflet doré qui a fait d'Alice la blonde, la plus provocante des Parisiennes de Grevin ! Que votre voix ait des inflexions qui font rêver ! Que votre rire jaillisse en cascades inextinguibles qui mettent des idées folichonnes dans les cervelles !

Tant mieux !  
 Cela prouve que vous êtes jeunes et joyeuses follettes ! Et la jeunesse, dit le poète aux olives, a pour séjour la vague, cette vague ondoyante qui monte et qui retombe, capricieuse comme un cœur féminin, comme votre cœur à vous, ô la plus folle des bacchantes !

Aussi, vous dirai-je toujours avec Rabelais, le joyeux Rabelais, mon aïeul et maître :  
 Esbaudissez-vous, mes amours !

AEMODÉE.

### PORTRAITS AU PASTEL

#### ANTONIA SAINT-ÉTIENNE

Elle est jolie, Antonia. Le teint mat comme le lait ; les yeux bruns fendus à l'Espagnole et veloutés de longs cils noirs ; la prunelle vive : un éclair dans du satin sombre ; le nez effilé, les narines mobiles, impatientes de désirs inassouvis ; le front large, caché sous des frisons à la chien ; la chevelure abondante et soyeuse ; la bouche petite et souriante avec un joli pli au coin des lèvres ; des dents pointues, fines et blanches, des dents de souris, capables de mordre à tous les fruits défendus du paradis terrestre.

Elle est svelte, d'une belle taille ; elle a du grand galbe.

Elle est instruite. Intelligente, elle a deviné toutes les ressources qu'on pouvait tirer de la bêtise humaine. On peut la traîner à son bras sans rougir, elle sait se tenir. Elle garde une certaine décence jusque dans l'ivresse du champagne. Ses toilettes sont simples, mais de bon goût.

C'est un produit de Saint-Etienne ; la ville aux houilles nous a envoyé cette mine.

C'est en 1863, si je ne me trompe, que la belle a vu le jour. Ses parents, des gros marchands de vin, étaient honnêtes et riches. Antonia n'eut que de bons exemples sous ses yeux. Ce qu'elle est, elle ne le doit qu'à elle-même.

Elle fut élevée en pension, elle y resta jusqu'à l'âge de seize ans. On la retira pour la mettre au comptoir. Travers des négociants : ils ont une fille, ils la mettent dans un grand couvent ; ils la font instruire comme une demoiselle du grand monde ; elle connaît les sciences, le dessin, la musique ; son corps prend des contours gracieux, des poses indolentes, ses mains s'affilent, se blanchissent ; elle se frotte à de vrais duchesses ; on lui apprend à parler la langue prétentieuse des salons ; elle ne sait que broder ou peindre ; son esprit s'ouvre à des horizons inconnus ; elle cublie peu à peu la maison paternelle ; dans ses rêves, elle voit des princes charmants : elle a seize ans !

Les études sont achevées, il faut venir aider au père, remplacer la mère aux écritures, serrer la main caleuse de l'ouvrier..., le client. Chaque froissement de faux amour propre arrache cruellement ses illusions.

Antonia eut horreur de cette nouvelle existence. Elle se sauva. On la retrouva à Lyon, couturière. Dans notre ville, il y a beaucoup d'ateliers de couture ; les magasins sont sur la rue. Ces demoiselles travaillent dans le magasin, près de la porte. Elles ont des toilettes tapageuses, elles sont coiffées et poudrées. Elles tirent l'aiguille avec nonchalance : c'est la pose du métier.

On reste surpris devant ces ouvrières en robes de prix. On gagne donc beaucoup ? Il est juste d'ajouter que des messieurs très bien passent sur le trottoir, les couturières le savent ; j'en doute point de la sagesse de ces duchesses d'atelier, ce serait mal ; mais je m'étonne qu'étant si distraites, elles ne se piquent jamais.

Antonia vit passer nos demi-mondaines dans tout le luxe de leurs falbalas. Son ambition devait en naître.

Point naïve, elle ne s'abusa pas, elle devina ce qu'était lourd ce boulet doré des fortunes du plaisir ; mais elle avait soif de boire à la coupe énivrante, soif de briller, soif de corrompre, soif d'être reine.

La coupe se présenta sous les traits d'un

jeune homme assez riche qui, l'ayant aperçue, la trouva ravissante et lui fit à brûle-corsage une déclaration des plus expansives.

C'était la première fois qu'on lui parlait d'amour, et pourtant elle ne se troubla point. Il est des natures que le premier aveu n'émotionne pas.

Elle répondit en minaudant et se sauva.

Ils se revirent, se firent de mutuels serments. Si bien qu'en faisant miroiter à ses yeux une vie oisive et luxueuse, il la décida à partager avec lui de coquets appartements qu'il possédait au Terreaux.

C'est sur ces entrefaites que la sœur aînée d'Antonia vint la rejoindre.

Les succès rapides de sa jeune sœur l'avaient grisée; elle voulait, elle aussi, laissant à d'autres le soin de recevoir la clientèle de son père, le marchand de vins, voir comment était fait un nabab; malheureusement il lui manquait l'essentiel, la beauté; au lieu du boyard, elle trouva la déche.

Mais revenons à Antonia.

Le pactole que son premier amant avait déchainé ne devait pas couler bien longtemps; il se dessécha tout à coup. Si bien que sur son lit à peine creusé il ne resta plus que quelques cailloux dorés.

Antonia croyait pouvoir impunément tromper son protecteur; il la surprit malheureusement en souper sentimental, au café Neuf; la source se tarit. Elle ne l'avait jamais aimé; elle ne le plura pas. A celui-ci succéda un autre, puis une foule d'autres.

Enfin, celle qui n'avait jamais aimé personne s'enticha, un beau soir, d'un joli garçon avec qui elle se trouva, par hasard, en partie fine.

Depuis, elle mène l'existence banale d'une courtisane qui vit presque retirée. Elle ne compte point parmi les orageuses; on ne la dit point méchante. Elle a peut-être de l'esprit; un esprit de bon aloi que rehausse un sourire gracieux. J'en voudrais dire beaucoup de mal, je ne puis.

Ses petites amies m'accuseront d'avoir trempé ma plume dans de l'encre rose. Elles se tromperont, je n'ai dit que la vérité.

Quand la lune de miel dans laquelle elle roucoule touchera à sa fin, elle reprendra à nouveau la vie mouvementée de celles qui vivent au jour le jour.

Les platanes de Bellecour la reverront, les salons de Matossi retentiront du bruit de ses conquêtes. On tracera encore son nom chez Berthou au aide du diamant d'une bague, sur une glace de Venise.

Des petits messieurs auront le droit de délasser ses bottines doublées de satin rose; ses bottines qui le matin seront accouplées aux bottes de l'un, et le soir aux brodequins de l'autre.

PAUL DE CHANDIEU.

## Conseil municipal humoristique

Il y a quelque quatre ans, en 1882, le conseil municipal avait décidé d'élever une statue de la République sur la place de ce nom; on s'y était pris un peu tard, et, comme on voulait qu'elle fût posée le 14 Juillet, on dut construire à la hâte une colonne en carton-plâtre; au sommet de laquelle on hissa la statue en plâtre; au pied de la colonne, on mit quatre statues, en plâtre également.

Mais quoique à une belle hauteur, la statue (pas-

sez-moi cet affreux calembour) n'était guère à la hauteur. La R. F. était représentée sous la figure d'une femme, dans une position... intéressante, tenant d'une main un flambeau, de l'autre un glaive.

Pauvre Marianne! fit-elle assez rire le bon public, elle défraya longtemps la presse lyonnaise de toute couleur; tous les journaux s'en donnèrent à cœur joie, et unirent dans une même raillerie et dans un détestable jeu de mots le nom du conseiller Bessières, qui était le père à celui de M. Gaillleton, qui, lui, n'était alors, comme aujourd'hui, que le maire.

La statue de la République, juchée sur la colonne, était dans une position tout allégorique et d'une simplicité champêtre. Comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire, elle était dans cette situation délicate qu'on appelle au XVII<sup>e</sup> siècle l'écueil des pucelles et des veuves; allégoriquement, cela, sans doute, signifiait que la République est une bonne mère, toujours grosse de progrès et de sages réformes, et toujours prête à enfanter d'utiles lois (l'expérience a malheureusement démontré qu'elle n'était grosse que d'impôts, de guerres et de grèves).

Cette position embarrassait fort les mamans, et j'entendis un jour une petite fille, pas si petite pourtant, demander à l'auteur (ou plutôt à l'auteur de ses jours): — Dis, qu'est-ce qu'elle a donc la statue, qu'elle est si grosse?

— Oh! ce n'est rien; c'est un pain qu'elle a volé et missous sa robe pour le cacher, et, comme les gendarmes la poursuivaient, elle est montée sur la colonne, et l'on n'a pas encore pu l'attraper.

On n'avait pas encore pu l'attraper; mais comme elle commençait à s'ennuyer la-haut, toute seule, elle pria son piédestal de descendre un peu, ce qu'il se hâta de faire.

Pour l'empêcher de tomber sur les contribuables, et de tuer en eux la source de tous les profits, l'administration se décida à faire enlever la statue de plâtre; aussi bien, on devait la remplacer par une autre en bronze. Et le sauvetage commença.

On fut un bon beau spectacle, allez, tout Lyon y courut, et cela m'occupait trois jours. Quand la statue fut à terre, je lui dérobai une flamme de son flambeau; mais ma bonne (car j'ai une bonne, ne vous en déplaise), prenant cet auguste débris pour un simple plâtre détaché du mur, le jeta.

M. Bizet a demandé à l'administration une réponse relative à une autre statue de la République qui l'on doit élever. Espérons que celle-ci sera un peu plus solide que celle-là, et surtout qu'elle aura une valeur artistique moins contestable; sinon, quand on l'aura déboulonnée à son tour, je prendrai sa tête pour m'en faire un presse-papier.

Je ne voulais faire qu'une simple réflexion et rappeler un souvenir, mais je me suis laissé entraîner trop loin. Et maintenant c'est à peine si je pourrai vous parler de la question qui a été débattue dans la séance de vendredi: il s'agissait de 5,000 francs demandés par MM. Thévenet et Monvert, pour les mineurs de Decazeville; cette fois je vais tâcher d'être bref.

M. Aufavray, rapporteur, repousse la proposition. M. Bartholino avait jugé bon de venir ce jour-là au conseil; quand il s'est levé pour parler, quinze ou vingt conseillers ont ostensiblement quitté la salle, c'était la faire une injure gratuite et blâmable à M. Bartholino, qui a déclaré qu'il s'en vengerait. Ce conseiller déclare que c'est aux grévistes qu'il faut donner le secours, et termine en disant: « Ce n'est pas cinq mille francs qu'il faudrait voter, mais cinquante mille. » M. Bartholino s'exprime assez correctement, fort poliment. On ne peut que louer sa retenue dans cette circonstance.

M. Vaucher fait de la sensiblerie et parle d'enfants et de veuves; il fut lui savoir gré de son intention. M. Fichet soutient la proposition et, comme M. Aufavray avait déclaré que jamais le conseil municipal n'avait jamais accordé d'allocation pour des œuvres étrangères au département, il cite plusieurs sommes votées pour couler en bronze de grands hommes à Paris et ailleurs, et un secours de 250 francs pour les victimes de la catastrophe d'Ischia.

M. Fichet a un rare talent pour river le clou à ses adversaires: peu à peu il se « bourgeoise » comme Brialou et, comme lui, donne à chaque instant du *chers collègues* aux autres conseillers; il parle assez bien maintenant et fait quelques phrases. Somme toute, il n'est pas aussi farouche qu'il veut bien le dire.

M. Combet lit un factum contre les conseillers municipaux de Paris, qu'il traite de meneurs. M. Combet est un brave homme qui a le courage de ses opinions et qui ne le laisse pas intimider par les apostrophes et les vociférations de ses collègues. Quand il a commencé un discours rien ne saurait l'arrêter; vrai moulin à paroles, il continue au milieu du plus violent brouhaha, et je parie cent sous que le ciel lui tomberait sur la tête, il ne parviendrait pas à lui fermer la bouche.

D'autres discours sont prononcés, mais enfin le secours est repoussé par 26 voix contre 13. A cette séance, le public s'est fort amusé; quelques conseillers s'entendaient admirablement à égayer l'au-

ditoire; mais il serait pourtant bon de se rappeler qu'ils n'ont pas été élus dans ce seul but, et que l'amusement des spectateurs n'est que secondaire.

Henri Deruy.

## SOUVENIRS D'AFRIQUE

En 1845, je fus nommé directeur de la pépinière de Nemours, près Tlemcen.

Noblesse oblige. Investi de mes nouvelles fonctions, je voulus transformer ce lieu désert en oasis habitable.

Les soldats jardiniers, nombreux d'ailleurs, furent requis. Trente hommes, composant mon personnel, prirent possession d'une partie de la maison.

Nemours manquait généralement d'eau; nous en avions cependant, et beaucoup, grâce à la réunion de plusieurs sources très soigneusement captées.

Un magnifique caroubier était planté sur le mamelon qui dominait la maison et la pépinière. Je lui faisais de fréquentes visites, élaborant in petto mon projet, que je communiquai, un beau jour, aux soldats les plus compétents réunis en meeting extraordinaire.

Il s'agissait de profiter de l'admirable disposition des branches basses du caroubier, qui s'étendaient fort à propos, pour établir sur l'arbre une sorte de Robinson.

Le conseil acquiesça, et, immédiatement, on se mit à l'œuvre. Déplacement, transport, installations d'arbres entiers; tourillons de lin formant le plancher et les larges divans ourlés de mousse épaisse; tables fixes ornées de dessins en bois de laurier rose, à portée des divans; hamacs tendus aux coins de mon vaste salon d'été (je le désignais ainsi); tout cela s'organisa avec diligence, égards, précision, mystère.

Pour se confier à l'un de ces hamacs, projeté en dehors, appendu à des branches dont la flexibilité surplombait le vide, il fallait le sang-froid, le mépris du péril, l'as triplex d'Horace.

Plusieurs treilles, splendidement vivaces s'élevaient jusqu'à la hauteur du caroubier, couvrant ses branches de beaux raisins blancs et noirs. Un grillage formant plafond, fut menagé au-dessus du salon; puis, toutes les branches des treilles, chargées de leurs abondantes grappes, mûres pour la plupart, furent amenées fort heureusement, et avec des précautions infinies. L'effet en était charmant, et les futurs convives n'auraient qu'à tendre la main pour saisir d'appétissants desserts.

De larges nappes d'eau s'échappaient, au bas du caroubier, en cascades bruyantes, douces à l'oreille, rafraichissantes, sous le torride soleil qui desséchait sans merci toutes les plantes du ravin.

Une échelle-escalier, très haute, donnait facilement accès sur le caroubier. Un mètre de tourillon de lin garnissait le côté, dans le cas où il plairait aux dames de tenter l'ascension. J'avais obtenu les rampes à l'aide de deux treilles vigoureuses cueillies sur les oliviers du ravin, et qu'on avait vernies au tampion.

Les officiers de la garnison, les divers employés des finances, des domaines et autres, me venaient voir assez souvent. Parmi nous régnait cet esprit de camaraderie, ce laisser-aller, qui ne sont plus maintenant aussi ardents aujourd'hui dans les grands centres.

Mon édifice aérien, construit en silence, devait être inauguré prochainement et solennellement dans un grand dîner.

Le choix de mes convives était fait. Un cadeau de deux langoustes, crustacés rares à Nemours à cette époque, et peut-être encore aujourd'hui, vint avancer le jour de la réunion. Il est vrai que les langoustes vivaient dans un immense baquet rempli d'eau de mer, et qu'on pouvait attendre. Je lançai donc à mes vingt convives des invitations conçues en ces termes:

« Service non militaire. — Nous, seigneur de Rotomago, des Ouled-Ziris, de Boudjenamm, de Sidi-Brahim, de Carcor, de l'Oued-Ternana, du Mazès, de la tribu des Soukalias et autres lieux, faisons l'honneur à notre vassal, le sieur... de l'inviter à dîner le 15 juillet de la présente année, dans notre châtelaine de la Pépinière. La toilette la plus dépenalisée est non seulement tolérée, mais encore de rigueur. En nos qualités,

titres et noblesse, ne sachant lire ni signer, ce qui est outre des manants à nos gages, nous avons apposé sur la présente notre scel, revestue de nos armes. »

Mes convives étaient tous de solides gaillards promettant de faire honneur au repas. L'un d'eux, le capitaine des Turcos, m'avait narré certaine petite anecdote qui me rendait rêveur, invité à la grande dînée des Arabes, il avait dépêché, puis devoré la moitié du mouton traditionnel rôti tout entier qu'on avait placé devant lui sur le flanc gauche, puis retourné la bête sur le flanc droit, mangeant toujours, au profond ébahissement de son escorte qui attendait impatiemment le moment d'ingurgiter les restes, et des arabes, ses amphitryons, observateurs respectueux et souriant.

Doutant quelque peu de la vérocité du raconter, je pris néanmoins des mesures afin de satisfaire quand même ce formidable appétit.

Tout mon monde était sur les dents. La mer et la rivière furent mises à contribution. Mes chasseurs m'avaient libéralement pourvu de lièvres, lapins, perdrix, outardes, canards, bécassines, tortues.

Impossible de décrire l'activité qui brûlait cette solitude ordinairement si calme. Jamais hôtel de province ne fut mieux approvisionné les jours de fête ou de foire patronale. Les nombreux serviteurs du détachement se pourléchaient les babines en songeant aux reliefs. Un de mes soldats, ex-employé à la manufacture des tabacs, de Paris, me proposa de confectionner des cigares de toutes sortes avec les deux seules espèces de tabac dont nous disposions; le Chébely et le Virginie. Il fabriqua, sous les formes les plus fantasistes, havanais, cabanas, cazadores, londrés, manilles, queues de rat suisses, cavour, en quantités considérables. Sur les boîtes, démesurément pleines, s'élevait une grande pancarte portant cette recommandation: « On est prié de fumer. »

J'avais composé une fanfare de quatre amateurs, d'une virtuosité contestable, mais d'une complaisance à toute épreuve.

Chaque convive devait avoir devant son couvert un melon d'une espèce différente. Ils étaient au nombre de vingt; nous avions donc vingt espèces diverses, depuis le muscat à chair blanche jusqu'au vulgaire cantaloup, j'avais établi pour chacun la carte du menu, facétieuse, écrite en gros caractères et remplissant quatre pages de papier écolier. Une main entière y avait passé. Le voici, ce menu; je le transcris naïvement, sans addition d'épithète ou paraphrases redondante après chaque mets, comme cela se pratique dans tout restaurant qui se respecte.

« Menu. — Potage aux tortues. — Hors-d'œuvre: Anchois avec œufs découpés et accessoires, olives noires et confites, radis multicolores, beurre regu d'Oran, poivrons doux, cornichons, concombres, harengs-saur nageant dans un liquide épicié, nécessaire de table anglais renfermant des condiments variés. — Entrées: Une bonite (pêchée au large), un plat colossal où s'entassent des pyramides de gibier, lit de culs d'artichauts; au-dessus, six perdrix rouges; nouveaux culs d'artichauts et au-dessus dix vanneaux, des culs d'artichauts toujours, surmontés de pluviers dorés, bécasses et bécassines; filet de bouffiné; canards aux petits pois; civet, produit de quatre lièvres; les quatre râbles rotis à la broche; gibbet forme de six lapins de garenne; langoustes, anguilles tartare, outardes braisées, gigots de mouton, poulet rôti, aubergines, tomates farcies; salades romaine, chicorée, escarole, haricots-sabres, dolces, artichauts barigoule, chayottes.

« Dessert: Divers fromages, néfles, patates glacées, confitures, pâtisseries du four de la pépinière, des fraises, les seules de la contrée, poires, pommes, pêches, brignons, raisins, figues, grenades, prunes-monsieur, lethies du japon. — Café, fine champagne.

« Vins: Bordeaux, Malaga blanc sec, Alicante, Fondillon, Pajareteux vieux, Rota-Tintilla, Xérés, Abocado. »

« Quel menu séduisant, n'est-ce pas? Il était écrit pourtant que pas un seul de mes invités ne devait toucher à aucun de ces mets. *Sic vos non vobis!*

Nous avons tous revé l'existence plantureuse, au limpide horizon sans limites. Enfants d'abord, adultes plus tard, nous nous sommes extasiés à la lecture des contes de fées. Et, le livre fermé, la réalité apparaissait, fatale, terrible, inex-

table. Vous avez ouï parler de ce riche insulaire qui, affligé de plusieurs millions de revenu, s'avisait d'acquiescer par toute la terre des châteaux princiers où chaque soir, à six heures, on servait le dîner, pour que le seigneur et maître, libre de choisir, n'eût pas à subir la quasi-déception du grand roi qui, pendant son long règne, et une fois seulement, avait failli attendre.

La journée s'avançait. Les vatels d'occasion suaient sang et eau. Lajoie, ancien zéphir, factotum bruyant, vrai toulou à tout, était en même temps à la cuisine et au four, ici, liant habilement des sauces, là, moulant sans moule des pâtisseries variées et délicates.

Tout était prêt. J'attendais, calme, satisfait, quand soudain, mon regard, sondant l'espace, fixa deux cavaliers accourant au galop. Je reconnus le chaux du commandant, suivi d'un mulet flanqué de cantines et monté par un Arabe.

Sans me rendre exactement compte de cette visite anormale, je laissai venir Mohamed qui ralentit son allure et m'informa que le commandant, accompagné d'une société nombreuse, vingt personnes, juste le chiffre de mes convives, se dirigeait vers la pépinière.

Comment dépendre ma consternation, mon ahurissement? Certes, j'avais des provisions pour un régiment; mais les deux sociétés ne pouvaient sympathiser, ce n'était pas le même monde; il y aurait eu, au surplus, pénurie de vaisselle, indigence de couverts, manque de place; enfin, mon devoir strict m'imposait la cordiale et exclusive réception des nouveaux venus.

(A suivre) CAPITAINE MAZODIER.

## ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

Le demi-monde s'éclipse, un voile sombre couvre le firmament demi-mondain et nous de-

robe ses constellations. La représentation du Cirque Continental, donnée samedi au profit des clowns, avait attiré une foule considérable; mais nous avons constaté l'absence d'une grande partie des étoiles qui y brillaient d'ordinaire. N'oublions pas cependant la baronne de St-Ouin, Olga et Gria ses deux amies. Mais où donc était le supplément du bataillon? Il en a été de même au bal du Casino. Le ciel de Nice retient en grande partie nos belles épinglées, cependant le soleil a fait son apparition et le printemps montre son gai minois par la porte entrebaillée qui s'ouvre sur avril, le brouillard a fait place aux beaux jours et aux plus beaux clairs de lune qui puissent effrayer un poète décadent. La journée de dimanche dernier a été particulièrement belle; aussi les promeneurs étaient nombreux dans les rues et bientôt nous aurons le gai spectacle des fraîches toilettes de printemps.

Le Parc de la Tête-d'Or, avait surtout attiré les promeneurs. Anna Perrin, Jeanne Perrin et Adèle Ténor vont à toutes brides emportées dans un landau.

On sait que la Compagnie vient de remettre en circulation les fracres découverts. La baronne de St-Ouin conduisant elle-même, brûlait le pavé à toute vapeur; toilette beige.

Allons, vivent les beaux jours et à quand les feuilles vertes.

X

Un membre honorable du corps des sapeurs-pompiers nous adresse la lettre suivante que nous insérons en extenso.

« Monsieur,

« Je ne sais si c'est à mon casque, à mon cos-tume, à mon étac social ou simplement à mes « pouvoirs anti-incendiaires que je dois l'ov-« tion qui m'a été faite lundi matin à 5 h. 1/2

« dans la rue des Archers par une personnalité « bien connue du monde où l'on s'amuse et de « notre honorable corporation à cause du nom « qu'elle porte; j'ai nommé la Pomprière. Il

## Feuilleton du LYON S'AMUSE

15

# THALIE

Par PAUL DUMAS

— Tais-toi, gars!... salope! tais-toi!  
Ils se regardent sans se reconnaître, tous deux tremblants de fureur. Lui, tout à coup, se sentant prêt à bondir sur elle, reprend un instant le sens, s'arrête à un fauteuil et sort brusquement.

— Tiens, tu gneucleras toute seule!  
Alors, lorsqu'elle se voit fermée à clef, sans espoir de continuer la lutte, elle passa sa rage sur elle-même. Elle sanglote, elle se mord, elle tire, de ses deux mains, ses cheveux dénoués et épars; elle se heurte durement aux meubles.

Elle prend un verre et le brise. Aussitôt la rage de tout casser lui vient. Toutes les assiettes placées sur la table, tous les verres, elle lance tout ça dans un épouvantable fracas.

Emile rentre d'un bon, s'élance sur elle, l'attrape dans les cheveux, et parmi les débris coupants de la porcelaine et du cristal, la met à genoux, lui tenant sa tête pâle renversée à lui briser le cou...

O mystère étrange de ces bouleversements et de ces haines! Dans cette posture douloureuse et horrible, tous deux éprouvent une âpre volupté. Lui est insatiable de pétrir cette chair et cette chevelure, et de se l'approprier, jusque sous la peau, dans le sang, avec ses ongles qui rentrent cruellement.

Elle reste extasiée comme une martyre.

La femme de chambre entre dans ce moment : — Madame, Céline est au salon. Elle attend madame pour sortir.

Ces mots les réveillèrent. Juliette se releva lentement sous la pression plus faible du bras d'Emile.

— Céline ? dit-elle posément. Ah ! c'est juste, je l'avais priée de venir me prendre à cette heure.

Elle sortit défaite, mais souriante, soulagée, heureuse, au bras de cette Céline dont elle ne se souvenait plus d'avoir dit tout à l'heure tant d'abominations.

IX

Cette même journée devait marquer une évolution nouvelle très grave dans le caractère de Juliette.

Quand Céline l'eut quittée, vers trois heures, elle resta seule attablée, place Bellecour, sur le devant de la Maison-Dorée, il faisait très chaud. Aucun promeneur sous les marronniers. Quelques rares consommateurs plongés dans les journaux.

Juliette restait là absorbée par cette douceur que l'on trouve à ne penser à rien. Sa violence querelle l'avait brisée. Elle sentait un engourdissement s'emparer d'elle, et son regard devenait vague, de plus en plus, sous ses paupières à peine ouvertes. Les objets commençaient à s'évanouir dans l'obscurité du rêve; ils prenaient des formes d'ombre, s'effaçaient, disparaissaient...

Elle sommeillait doucement sous la caresse chaude et lourde du vent d'été.

C'est une chose bien curieuse, cette invincible attraction exercée, sur nous, par les regards qu'on nous jette. Nous les devinons, nous les sentons nous envelopper, ils agissent sur nous mystérieusement. Leur aimant à une telle puissance que, malgré nous, nous levons

la tête; nos yeux vont au-devant des yeux, nous regardons qui nous regarde.

Juliette, à un moment, s'éveilla sous l'impulsion de ce phénomène...

A deux pas d'elle, presque dérobé par un marronnier, quelq'un la fixait de deux yeux ardents, sous les larmes dont ils étaient humides...

Mais soudain, à sa vue, Juliette devint très pâle, tressaillit...

Etait-ce un vain rêve?... l'éblouissement de son réveil, en pleine lumière?... Elle a connu celui qui est là!... Ils se sont aimés!... Où donc?... Et quand?...

Le lycéen chancelant, éperdu, sous ce regard de femme effaré, s'était enfui...

Juliette resta là, sans un mouvement, anéantie...

Bien réveillée maintenant, elle se souvenait. Le hasard avait fait de cet enfant le vivant portrait d'Emile adolescent!... Il avait ses traits, sa démarche, cette même ardeur dans les yeux, ce même uniforme sous lequel elle l'aimait tant jadis, — alors qu'elle était toute petite pensionnaire.

Des amours d'autrefois, cet inconnu offrait l'évocation subite!

Ainsi le passé faisait surgir son spectre implacable, — semant, sans pitié, les cruels souvenirs des jours heureux, les déchirants regrets de l'amour calme, sain et vrai, le remords des avilissements récents!

L'infortunée comprit quelle lutte inutile elle avait soutenue jusqu'alors contre elle-même. Lasse, comme elle était déjà, des turpitudes entreprises, il avait suffi de l'apparition d'un enfant pour lui enlever définitivement tout courage...

Jamais elle ne pourrait aller au bout de cette tâche funeste...

Mais que devenir? Son existence honnête et calme était bien pour toujours perdue; son mari corrompu ne renoncera jamais à la vie qu'elle avait su lui faire...

Elle désespéra. Elle pleura longuement. Cela ne lui était pas arrivé depuis plus de trois mois.

Dès ce jour, ayant perdu la puissance d'ou-blier, elle perdit celle de paraître gaie, entrain, folichonne. Elle désapprit ses mines adorables, ses poses, ses sourires, toute sa mimique et toute sa plastique déjà célèbres.

En amour, et devant son mari, elle eut de singuliers embarras, des réticences soudaines, des hésitations de novice effarouchée. Si elle reprit son labeur de donneuse de jouissances, ce fut machinalement et par devoir, — car la pauvre fourvoyée persistait à voir là un de ses devoirs conjugaux. Mais sa pensée fut ailleurs.

Les voluptés de la chair et les satisfactions de la vanité la laissèrent désormais insouciant et froide. Elle se laissa absorber par une perpétuelle rêverie: devant ses yeux, passait et repassait, sans cesse, un tout jeune visage imberbe et pâle.

Huit jours après, elle reçut la lettre suivante:

Madame, Je vous aime. Je n'ai point osé vous le dire, dimanche dernier. Je voudrais vous revoir. Peut-être serai-je plus courageux. J'ai une si grande peur que vous vous moquiez de moi, enfant et gauche, comme je suis!... Tous les hommes doivent vous aimer; mais, je vous le jure, aucun d'eux ne vous aimera aussi fort que le pauvre lycéen qui vous écrit ceci. Pour vous le prouver, je ferai le plus grand acte de courage qui me soit possible: j'irai frapper à votre porte et je m'exposerai à être chassé par vous.

Eh bien, non, elle n'eut point l'idée de le chasser, elle n'en eut pas la force. Elle était déci-

dément affamée de pureté. Maintenant qu'elle s'était blâsée, elle voulait revenir aux puérités de l'amour. Elle ressentait insatiable le besoin de se souvenir, comme l'eut, un instant, son mari lorsqu'elle l'empêcha de s'enfuir. Cet enfant viendrait, lui dirait doucement tout son amour pour elle. Elle écouterait complaisamment, avec délices, cette musique céleste, non entendue, hélas! depuis bien longtemps. Et puis, satisfaite de cette jouissance paisible, ré-comfortée, elle dirait à l'enfant, — d'une voix bien douce, pour le payer un peu du plaisir qu'il lui aurait donné: Je vous aimerai bien, je vous jure, si je pouvais; car vous avez toutes les tendresses et toute l'innocence qui me plaisent... Mais je ne peux pas... Je suis à un autre...

L'idée de trahir son mari ne lui vint pas. Sincèrement elle se croyait incapable d'une trahison. Elle ne s'expliquait son attachement pour cet enfant inconnu que par sa fortune ressemblance avec Emile. N'eût-elle pas aimé et contemplé de même un de ces vieux portraits qui jaunissent et s'effaçent dans l'album de famille?... Son cœur n'allait pas plus loin: elle était sûre de lui.

D'ailleurs tout le séparait de cet enfant, l'âge surtout. Elle riait même parfois, en pensant à cela... Une vieille femme comme elle, — vingt-quatre ans! — avec ce bambin-là!... allons donc! Ce serait grotesque! Et puis, cette ressemblance même si singulière, si invraisemblable, était-elle à ce point frappante? Existait-elle seulement? Quelque hallucination nouvelle avait, sans doute, accompagné son réveil...

Cela ne lui arrivait-il pas journellement? Et, cependant, ce ne fut plus dans un rêve trompeur qu'elle fut frappée à nouveau de cette ressemblance plus troublante encore dans l'ombre amoureuse du salon bleu.

(A suivre).

« faut vous dire, monsieur le rédacteur, que j'ai été vigoureusement embrassé sur mes deux joues enfumées par ladite Pompière ainsi que par une de ses amies. Quand je pense que ma femme (car je suis marié et père de famille) pouvait me surprendre dans cette situation délicate, j'en tremble encore comme les boyaux de la pompe à vapeur. Recevez monsieur le rédacteur l'assurance de ma considération.

« X... SAPEUR-POMPIER. »

De plus et au même instant, Gérard Audran, Hippolyte Flandrin, Philibert Delorme et Guillaume Coustou, habitant les niches de la fontaine des Jacobins, nous font parvenir un compte rendu du chahut organisé sur la place des Jacobins par la Pompière et ses nombreux amis. Nous regrettons vivement que l'espace nous manque pour l'insérer tout entier.

N'ayant pas la veine, disent les quatre immortels, d'aller de temps en temps aux bals du Casino pour nous distraire, de crainte de scandaliser la municipalité qui nous a placés là dans un but de haute moralité et dans l'espoir que cette glorification de notre travail sera d'un puissant exemple sur l'humanité; nous nous consolerions néanmoins si, de temps en temps, nous avions le plaisir d'admirer les grands écarts de la Pompière et l'occasion de constater la couleur de ses bas, etc., etc.

Suivent les signatures. Gérard Audran a pu se convaincre que les bas étaient du bleu le plus pâle que l'on puisse rêver et retenus par des jarretières roses.

Il va sans dire que nous laissons toute la responsabilité de l'exactitude des faits à nos correspondants qui en ont été les témoins.

Dimanche dernier, dans l'allée de la brasserie du Télégraphe s'élevait une forte odeur de cuir brûlé; la charmante Clotilde, prise à la gorge par ce parfum de mauvais goût, avait toutes les peines du monde à contenir son cœur défaillant. Quant à Marie la petite brune, ayant oublié son mouchoir dans la poche de son manteau, elle a dû se cacher la tête dans le gilet d'un consommateur dans la crainte d'étouffer.

Le concierge, inquiet, cherchait de tous les côtés d'où pouvaient provenir cette fumée empoisonnée. On a cru un instant que la cuisinière de la mère Baccara s'était trompée et à la place de la côtelette du déjeuner avait mis sa maîtresse sur le gril. Horreur !...

Le Diable boiteux parisien nous signale la présence, sur le turf cythérien de la grande ville, de Madeleine, des concerts, et de Catherine Plassard.

La douce blonde aux fins cheveux d'or que l'on nomme Marguerite la pâle, vient de prendre appartement rue de la République, dans la maison qu'habite Jeanne Confort.

Marguerite, qui relate ses impressions, a pour confidente une glacieuse du plus pur Venise qui lui renvoie fidèlement les sensations que son visage dérobe à son cœur.

Au jour le jour, elles sont notées sur des feuilles plus blanches que son teint pâle — de cette pâleur chère aux blondes — et un jour viendra où la postérité comptera les palpitations de sa vie !...

Croisée à Bellecour dans une fort jolie toilette, la délicieuse Marie Bourgoïn, accompagnée de sa camériste.

A la tombola de samedi dernier, donnée au cirque Continental, un lot merveilleux est échu à Zema.

La galanterie d'un clown lui a valu un superbe vase en porcelaine. On frémit quand on pense que Zema pouvait tomber sur le balai ou l'autre vase que vous savez... avec ou sans œil au fond.

Connaissez-vous Louise, une petite brune à l'œil vif, Espiègle en diable, c'est une vraie linotte, qui a jeté tous ses chapeaux par dessus les moulins, ce qui ne lui empêche pas d'être adorable à croquer.

En somme, une vraie poupée en sucre d'ore qui aime à rire en montrant de fort belles perles.

## NOUVELLES A LA MAIN

Examens d'anatomie à l'École de médecine : Le Professeur. — Supposons que je vous donne un coup de pied dans le bas.... des reins, quels sont les muscles qui se mettent en mouvement ?

Le Candidat froidement. — Ceux de mon bras droit pour vous flanquer une calotte.

Un voyageur était reconduit par un ami qui lui dit :

— Je t'écritai sans faute.

— Pourquoi, sans faute? répondit le voyageur, ne te gêne pas, écris comme à l'ordinaire.

Au restaurant. — Garçon, un cure dents.

— Monsieur, il est en mains.

## QUELQUES COMBLES.

Le comble de l'adresse : Administrer un lavement à une nouvelle dénuée de fondement.

Le comble de l'économie : Ne pas regarder dans sa glace de crainte de l'user.

Le comble de la curiosité : Se tuer pour voir ce qu'il y a dans l'autre monde.

Le comble de l'habileté pour un pêcheur : Prendre un poisson avec une ligne de chemin de fer.

Le comble de l'usure : Réclamer de gros intérêts pour avoir prêté... l'oreille.

Le comble de la voracité : Dévorer l'espace.

Le comble de l'honnêteté : Ne pas vouloir prendre un escalier dérobé.

Le comble de l'athéisme : Ne boire que de l'eau parce qu'il y a un dieu pour les ivrognes.

## Nigri.

Nous recevons, au dernier moment, l'avis suivant dont nous nous empressons de faire part à nos lectrices et lecteurs :

Le photographe F. Chardonnet a l'honneur de vous annoncer qu'à l'occasion de l'ouverture de son établissement photographique, 6, place Bellecour, rez-de-chaussée, il opérera le samedi 27 courant au profit des œuvres de bienfaisance.

Bonne recette aux pauvres.

## NOS THÉÂTRES

L'opéra touche à sa fin, ce qui ne paralyse aucunement la vaillance des chanteurs ni la valeur des œuvres représentées. Comme toujours, du reste, il y a au Grand-Théâtre multiplicité d'attractions, variété dans le répertoire, excellent goût dans le choix des pièces. Hier encore, reprise de *Rigoletto*, où Couturier s'est particulièrement distingué, secondé merveilleusement par Dupuy, un de ces ducs de Mantoue devenus rares sur les scènes lyriques, et M<sup>lle</sup> Jacob, une Gilda di primo cartello. Cette reprise sera sans doute la dernière de la saison. Le privilège de M. Dufour va expirer; il aura ouvert la voie bien belle à M. Campo-Casso qui lui succède, et je crains fort qu'à l'instar du singe de la fable (sans comparaison, bien entendu), il n'ait tiré les marrons du feu pour un autre. Quoi qu'il en soit, il a élevé notre première scène au niveau artistique le plus grandiose. Rendons-lui donc hommage, adresses-lui nos regrets, souhaitons enfin qu'il nous revienne un jour, le plus tôt possible. Personne assurément ne saurait s'en plaindre.

Si j'en crois, d'ailleurs, certains bruits qui prennent consistance, il resterait directeur des Célestins; nous ne le perdrons donc qu'à moitié; j'ose même ajouter que, s'il en est ainsi, si les rênes de ce théâtre lui sont confiées à nouveau, le dommage subi moralement sera nul, l'influence prépondérante de l'intelligent impresario devant évidemment se faire sentir avec plus de force et d'éclat que jamais. Tout à la comédie, son véritable élément, il accomplira des prodiges, et rehaussera, par des soins habilement minutieux, le prestige légèrement tombé d'une scène aux intérêts de laquelle mille préoccupations de nature différente l'ont quelquefois empêché de veiller. En attendant, les Célestins nous ont donné *Piccolino*, pièce mêlée de chants, première manière de Sardou, la moins bonne. Esprit, finesse, gaieté, il y a de tout cela, mais c'est vague, c'est flou, c'est jeune, on sent le dramaturge qui s'essaie, qui tâtonne, qui n'a pas trouvé sa route; on y démêle aussi par instants le futur auteur des *Vieux garçons*, de *Nos Intimes*, de *Séraphine*, alors à l'état de germe plus ou moins vivace, et dont le temps, la pratique, l'expérience, ne tarderont pas à développer l'exubérance sève. Gerbert, Guy, Mercier, Dumoraize, Holtlinger, M<sup>mes</sup> Jalabert et Billon jouent dans la perfection. L'ouvrage, malheureusement banal, vieillit, pauvre de moyens, aura vécu lorsque ces lignes paraîtront. La comédie va émigrer au Grand-Théâtre, et l'opéra s'installera aux Célestins. Cette pacifique révolution s'accomplira le 1<sup>er</sup> avril. Jusque-là, patience, attendons les événements.

## GASTON.

Le *Figaro* donnait dernièrement les détails les plus alarmants sur la santé de M<sup>me</sup> Heilbron, la chanteuse légère de l'Opéra.

Cette nouvelle a été douloureusement accueillie à Lyon par tous ceux qui ont applaudi l'artiste et admiré la jolie femme, il y a quelques années, au Grand-Théâtre, où elle est venue en représentation.

La famille de M<sup>me</sup> Heilbron habite Lyon, et ses deux frères, deux parfaits gentlemen, y sont très connus.

Les vœux les plus sincères sont formés pour le prompt rétablissement de la jeune étoile.

## SAMEDI AU CASINO

Le bal du Casino a été très gai samedi dernier, malgré l'absence des étoiles du demi-monde. Nous avons cru un instant revivre dans l'arche de Noé en jugeant par la variété d'animaux que nous y avons remarqués; ours blanc des mers polaires, serins verts et jaunes coquetant le hideux dragon des Hespérides, et une foule de masques tous plus plaisants que variés. Une faculté, de droit sans doute, s'en est beaucoup donné à danser.

Remarqué un beau Polichiole dansant en vis-à-vis d'une fort jolie blonde, ses longues tresses déliées lui seraient un royal manteau de chevelure.

Anna Perrin, très entourée est toujours d'une gaieté ravissante, Jeanne Perrin était, en compagnie d'Adèle Ténor.

Décidément Giria est bien la plus admirable valseuse que j'ai vue. St M. Verdellat donne un prix à la plus correcte de valseuses de ses bals je vote pour Giria; jupe neige flottante, veston vert-écaille à damiers anglais.

Citons encore : Lucy la folle, Jeanne F..., Francine

Grande-sœur, Jenny l'Anglaise, Marie la couturière, la Pompière, Blanche, etc., etc. Adieu Bettina je saurais bien ton nom malgré la mantille que recouvre ton minois ainsi que ceux de tes amies la Marseillaise et l'autre alsacienne... La jolie perrique blonde en travesti satin noir, se plaint amèrement du mauvais plaisir qu'il lui siphonne les bras en l'inondant d'un jet de limonade gazeuse.

La saison des bals masqués passerait-elle sans que nous eussions la bonne fortune d'avoir quelques bals dirigés par le maestro Antony Lamotte. Les directeurs savent bien que ce nom seul suffit pour attirer tout un peuple de danseurs; le passé est garant de l'avenir.

Espérons donc que prochainement nous aurons à parler des bals Lamotte!

## BLONNETTE.

## Revue des Cirques et Concerts

### THÉÂTRE - BELLECOUR

Lyonnais, plaignez-vous ! criez-les l'an passé, mais à l'heure actuelle, on n'a qu'à se féliciter de M. Simon, qui sert à son public toutes les actualités, tout ce qu'il y a de *caviar*, de *toc*, en fait de théâtre. Après la *Doctoresse*, *Georgette*, *Notre-Dame*, on va exhiber le succès de la *Gaîté*, le *Petit Poucet*.

### GRAND CIRQUE CONTINENTAL

Le samedi on avait l'habitude d'aller passer sa soirée au Continental, mais comme cet établissement vient de fermer ses portes, nous nous empressons de féliciter et de remercier l'intelligente administration de la variété et du bon choix des spectacles qu'elle a donnés au public lyonnais. Sa réputation ne s'est pas démentie un seul instant; cela est rare, car on prétend qu'un cirque c'est toujours même répétition. M<sup>me</sup> Léon a fait mentir ce dicton, car il y a toujours eu salle comble pendant près de six mois de séjour. Cette sympathie des Lyonnais engagera la gracieuse directrice à s'établir une autre année sur le cours du Midi.

Nous ne disons donc pas adieu mais au revoir à M<sup>me</sup> Léon, à M<sup>lle</sup> F. Lehmann, à la famille Lagoutte, à Ben-Hadwin, aux Puliti et aux Augustes; qu'ils reçoivent de notre part et de celle des Lyonnais qui s'amuse, nos sincères félicitations.

### CASINO DES ARTS

Au Casino, tout est variété, on chante un jour la *Chanson de Fortunio*, opérette en un acte, d'Offenbach, le lendemain : *Un Mari dans les Petites Affiches*, enfin : *Maman*, la *Nuit du 15 octobre*, le *Théâtre des Nains*.

M<sup>me</sup> Lemonnier, dans un répertoire entièrement nouveau, charme son auditoire.

Le succès des représentations est partagé par M<sup>me</sup> Rhéa, Révelia; MM. Hervier et Mez.

A l'étude : *Kel Bol XXII*. Rentrée prochaine de Léo, le ventrilogue.

### SCALA-BOUFFES

M. Debailleul est passé Lyonnais, on entend ses chansons dans toutes les bouches et c'est avec frénésie qu'on applaudit son arrivée sur la scène.

M<sup>me</sup> Zélie Weil est aussi l'objet d'ovations quotidiennes.

*Françoise les Bas-Bleus*, le succès du jour, est acclamé; on remarque surtout la *Chanson du Troubadour*, chantée par M<sup>me</sup> Bellina et Debailleul et le charmant tambour Barra (M<sup>lle</sup> Munié), M<sup>mes</sup> Auffy, Descampes, Daniel; MM. Darville, Deham, Claudius, Moiroud, Gavand, Ouvrier, sont toujours très applaudis.

A l'étude : le *Rendez-vous bourgeois*.

### FOLIES-BERGÈRE

Le skating-bal de samedi a pleinement réussi, il y avait un grand nombre de patineuses, ce qui rendait plus grande la gaieté de la salle.

L'avenir des Folies-Bergère est assuré. A chaque séance la jeunesse joyeuse s'y donne rendez-vous et c'est à qui s'esbaudira le mieux.

Théâtre-Guignol (rue Port-du-Temple). — *Un Divorce inutile*.

Alcazar de Montchat (Tous les dimanches). — Spectacle varié à 7 h. du soir.

## MONTALB.

## A nos Correspondants

### AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos correspondants de nous faire parvenir leur chronique le dimanche ou le lundi au plus tard, d'être réguliers dans leurs envois et réduire le plus possible leur chronique résumant les événements les plus intéressants.

Pour tout ce qui concerne la vente en gros, s'adresser à M. EVRARD, rue des Archers. Inutile de faire des demandes d'envois sans références.

Pour la rédaction : 2, rue d'Amboise.

Nous prévenons que nous ne reprenons pas les envois.

M. Beriel, courtier de publicité, ne fait plus partie depuis longtemps du personnel des employés.

## SAINT-ÉTIENNE

### EDEN-CONCERT

M. Provost, l'homme aux cent têtes, n'est pas encore arrivé. Dans notre prochain numéro nous serons à même d'éclairer nos lecteurs sur la conduite de cet artiste. Qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas, M. Bonnardel fera tout de même jouer le cirque Ponger's qui doit passer prochainement.

M. Chailleur nous a dit adieu samedi 20 courant, cet artiste, qui laisse le meilleur souvenir, est vivement regretté.

Les éloges sont superflus pour le reste de la troupe. Constatons, en passant, que la délicieuse Colette obtient de plus en plus de succès, que la sympathique Aimée est toujours de plus en plus dans les faveurs du public, que la gondolante Sainquin est très applaudie, que l'épatainte Géraldy possède, outre un certain talent, une garde-robe qui fait l'admiration de tous; que M. Edgard Favart, Patachon et Chemin sont trois comiques vraiment décapités et que leur succès est très grand; que M. Delacroix est un baryton nuancé très bien et possédant une voix très sympathique; que M. Bonnardel est un directeur charmant, M. Lombard un administrateur de beaucoup de mérite, et M. Dansan un chef d'orchestre d'un talent incontestable.

Ne terminons pas sans annoncer les débuts des frères Léony, gymnastarques, qui ont lieu samedi, 20 courant.

D'autres débuts sont également annoncés, n'empêtons pas, nous en parlerons en temps utile.

Un de nos amis, témoin du fait, nous raconte une histoire de *lapin*, très drôlement posée, il y a quelques années, à une charmante artiste, à Grenoble; la virtuose en question étant assez connue des Stéphanois, nous nous promettons de raconter cette amusante histoire.

Claudia et Antoinette, les deux sœurs, Hébés à la Grande brasserie, méritent des compliments pour la grâce avenante avec laquelle elles servent leurs clients.

Avons-nous besoin d'ajouter aussi que de leur côté les clients sont nombreux, on aime à être servi par ces deux charmantes impures.

Connaissez-vous Suzanne? Suzanne qui? mais c'est cette mondaine épatainte, qui se montre peu dans le monde où l'on s'amuse, dont les appartements sont situés rue Gambetta et qui, dans un moment de fureur jeudi dernier, a brisé son armoire à glace, motif : *lapin*, éperons et ensemble!!!

Andréa n'a pas paru! il épousa la modestie à en juger par les propos qu'elle tenait samedi dernier, au café Neuf. Angèle la suave a failli jouer du carafon sur la tête de la peu charmante Andréa.

Antonia B... est de retour de Carcassonne, nous avons reçu par elle les meilleures nouvelles de notre ami Marcellin qui obtient là-bas un très grand succès.

D'ici quelques jours, nous publierons un article ayant pour titre : *Grandeur et Décadence d'une mondaine* de marque. Nos lecteurs peuvent s'attendre à de piquantes révélations. Tenez-vous donc les côtes, il y aura de quoi rire.

Une aventure assez drôle est arrivée à une charmante artiste de l'Eden; nous allons aux renseignements en attendant que la gazette informe.

Sonnez clairs, battez tambours, Joséphine la blonde, la délicieuse Joséphine, craignant pour la vie de ses nombreux adorateurs, et contrairement à ce qu'elle avait annoncé, se décide à ne plus quitter Saint-Etienne et va continuer à servir la blonde bière à la Grande brasserie, nos sincères compliments, adorable Joséphine.

On annonce la très prochaine arrivée dans notre ville d'une séduisante mondaine, qui, il y a deux ans, était la reine du bataillon mondain stéphanois, j'ai nommé la délicieuse Marie P... Ses nombreux amis à qui j'ai communiqué la nouvelle lui préparent une ovation superbe.

Aperçu mercredi, 17 courant, à la séance de magnétisme de Donato : Angèle la suave, Elisa bouledogue, Alice la suave, Antonia B..., la gente Lucienne, Amélie d'Aix et la blonde Rose P..., toutes ces dames portaient de ravissantes toilettes. Compliment spécial à Angèle la suave qui attirait tous les regards.

RAOUL DE SAUVENRY.

## MARSEILLE

### GRAND-THÉÂTRE

La reprise de *Aida* n'avait été pour ainsi dire qu'une simple répétition générale. Il en a été bien autrement cette semaine avec M. Seguin, le nouveau baryton, qui effectuait son premier début. La représentation, dans son ensemble, a été parfaite.

*Rigoletto*, qui a servi pour le deuxième début de M. Seguin, a été un véritable succès pour cet artiste, ainsi que pour M. Dereims et M<sup>me</sup> Veyreden.

*Faust* n'avait pas attiré beaucoup de spectateurs, et cependant nous pouvons affirmer que l'interprétation a été irréprochable.

MM. Lamarche, Desmet et M<sup>me</sup> Janvier ont été rappelés à diverses reprises.

Le troisième début de M. Seguin aura lieu dans le courant de cette semaine; ce sera dans *Hamlet*, probablement.

### GYMNASÉ

La troupe de comédie s'est fait applaudir cette semaine dans le *Maître de Forges*, *Jack*, *Nounou* et le *Caporal et la Payse*.

Le succès toujours croissant de *Barbe-Bleue* oblige la direction à la donner plus souvent qu'elle ne voudrait. Nous voilà déjà à la douzième représentation.

MM. Malo, ténon, Homerville, Castelain; M<sup>me</sup> Nixau et Tréves rivalisent de zèle et d'entrain et obtiennent chaque soir de fréquents et nombreux applaudissements.

On nous assure que M. Poirier, baryton d'opéra-comique du Grand-Théâtre, serait engagé par M. Laty, futur directeur du Gymnase pour la prochaine saison. Si le cas était vrai, ce serait une bonne acquisition pour notre deuxième scène.

### PETITE CORRESPONDANCE

L'homme de la Roche, à Marseille; adressez-vous à rédaction marseillaise. — Petite Niania, photographie fait partie de notre collection d'objets d'art. — F. S. 1520; à Grenoble; donnez adresse, désirs, écrire, correspondance. — Francisque Coquard, merci! réussirez, travaillez. — Envoyez notes Sillh. Alice.

## CHRONIQUE MONDAINE

Il paraît, on me l'assure du moins, qu'une de nos plus élégantes momentanées, la belle K..., va entreprendre un voyage d'une assez longue durée, l'on parle d'un pèlerinage à N.-D. de... déviance. Oh! lo sa. A l'heure d'aujourd'hui, avec les nouveaux systèmes de faux... devants, l'on ne peut se fier même à ses yeux.

Jeanne la brune, la sémillante, espatrouillante cascadeuse, bien connue de nos bécarres, semble devenue bien avare de sa personne. Serait-ce ce maudit carême qui produise cette éclipse totale... Je cours aux renseignements.

Mardi dernier, à la taverne Alsacienne, nous avons trouvé, sous la table occupée par la blonde Jeanne Cavalerie, un petit poulet en vers que nous tenons à sa disposition.

Conseil d'ami : Prenez garde aux poètes, chérie!

Aperçue cette semaine dans la rue Saint-Ferréol, la toute mignonne Madeleine des Gobis. Quel souci passager ridait votre front d'albâtre, charmante enfant?

Certain bruit *lapinesque* circule sur le compte d'une artiste de nos principales scènes. Nous envoyons aux informations pour notre prochain numéro.

On dit dans le monde des tavernes, que la grande Rose maigrit de jour en jour. Sans doute que cette ex-servante de bocks tend à imiter Sarah Bernardt. (Parodie de la grenouille et du bouaf.)

On dit que Lucie la brune se désespère depuis le départ d'un sien... amant, artiste mime au pa... pas d'indiscrétions (c'est un ami).

J.-C. D'ÉPAZ.

## CLERMONT-FERRAND

### Chronique mondaine.

Nos présomptions au sujet de Miss Lognon et de Jeanne la luronne étaient fausses, nos deux épinglées sont encore dans nos murs. Nous les avons vues samedi au square Blaise-Pascal, vendredi dernier dans le landeau n° 169, à la place Deille, toutes deux malgré le soleil éblouissant dans une immense rotonde de fourrures. Jeanne en camisole blanche à sa fenêtre nous fait l'effet d'une statue de marbre aux joues fortement colorées. Blanche d'Autun se montre partout et à tout instant, le Théâtre Guignol la compte parmi ses plus ferventes habituées. — Rencontré près de la taverne, la blonde Clara, de l'avenue Chanas, accompagnée de deux jeunes tourterelles, très gâbeux ce trio de couturières. — La petite Louchon de la rue du Port a été aperçue en travesti, boulevard Désaix, charmante cette enfant sous ce costume de gommeux qui lui sied à ravir. Nous pensions que la blonde Eugénie, de la rue Bancael, s'était retirée du monde galant, il n'en est rien nous la voyons tous les jours entre de 4 et trois heures se dirigeant vers le jardin Le'oq et le pont de Naud, en superbe toilette. Ou allez vous donc mignonnes en si bel apparat? Nous le savons mais n'en parlerons pas. — Anna B... devient dévote, nous la voyons régulièrement tous les dimanches, flanquée d'un bébé rose et souriant et d'une gouvernante, à la messe d' onze heures et demie à la cathédrale. Auriez-vous des tentances à prendre le voile farameux comtesse de Saint-Alban? On nous parle de deux inséparables, Jeanne et Marguerite les blanchisseuses qui tous les soirs s'esbaudissent dans nos établissements mondains. Entre membres du Garenc'club et en piré sence de leur amié inuisable nous les appelons familièrement : « Les deux pour quinze centimes. » — La petite Lucie vient tous les soirs au Dar ou aux Variétés, un peu triste cette enfant, il lui manque un peu de ce je ne sais quoi qui, *d'une larve fait un papillon*. — Aimée, c'est le nom de la brune aux regards de flamme dont nous avons parlé dans une de nos précédentes chroniques, ne échange guère de toilettes, attend-elle l'ouverture de la saison d'été pour nous étonner de l'éclat et de la fraîcheur de ses costumes.

V. de GIVRY.

## CETTE

Pauvre Pipette, la volière est déserte; la charmante compagne a fui ton aile protectrice. Nous nous associons de tout cœur à ce veuvage, qui sera assurément de courte durée, l'horoscope lui ayant prédit que sous peu une reine te donnera sa main.

Croisé par une belle journée de soleil Nina, et sa cousine Nana emportées dans un landeau par le trot rapide de leurs courtiers, toilettes ravissantes.

Louise T. S. est de plus en plus triste on ne sait à quoi attribuer ce spleen; elle fait savoir à ses amis qu'elle quittera prochainement notre ville.

Alexandrine Vadrouille a décidément un penchant pour le triple see; il y a deux jours nous l'avons vue tirer une bordée sur un de nos quais. Nous serions heureux de savoir combien elle revend ses peaux de lapins.

### CASINO

Notre direction fait toujours de bonnes acquisitions, Lacombe, le fameux comique tyrolien vient de débiter. L'histoire d'une mouche lui attire chaque soir un succès étonnant. Helfen Pascal a toujours un succès prodigieux. Nos sympathiques éloges à Marthe Pascal, Padilla à la voix suave, fait à merveille sur notre scène et vous de Riarty, noble artiste sans cesse, ne soyez pas si bégueule, votre air nait vos sésid mieux, aussi voyez-vous chaque jour le cours de vos rentes baisser et les bravos diminuer.

Claudius de MONTAPLAN.

## CHARADE

J'aime à savourer mon premier, Chaudement, près de mon dernier, Quand je ne vais pas à l'entier.

### LOGOGRIPE

Lecteur, sur mes sept pieds, tu reposes souvent; Arrache-moi le cœur, je deviens ton parent.

LE SPHINX.

### Solutions du dernier numéro :

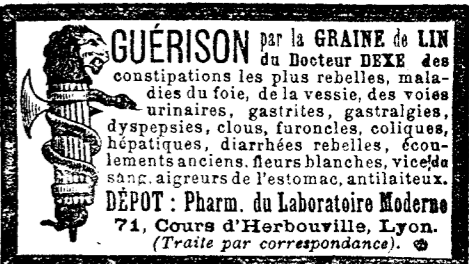
CHARADE : Portefeuille. LOGOGRIPE : Aigle - aia.

On trouve la solution : Un de ceux qu'a magnétisé Donato; Un conditionnel de Grenoble; Un lecteur de Bourgoïn; Adrienne R...; Nini; V. de Givry; Ronron et Mousse P têt d'Y Mi d'As; Coucoube; Petite Niania; Un disciple de Bourgelat; Sir Hocco; Ararat à Tarare; E. V. P. D., de Luxeuil-les Bains; Jean Coquau.

Plusieurs lettres contenant nos solutions étant arrivées ensemble, il nous est impossible de délivrer un diplôme cette semaine, mais en revanche il en sera remis à chacun des deux premiers arrivants.

Le Directeur-Gérant : GEORGES AUBERT.

9, rue de la République, **AU BAT-D'ARGENT**, grande maison de Blanc et LINGE CONFECTIONNÉ. Assortiments et prix incomparables en Lingerie, Chemises, Bonneterie, Rideaux, Toile, Linge de table, Mouchoirs, Couvertures, etc. 9, rue de la République, 9



LYON — 3, Place Saint-Nizier, et Rue Saint-Pierre, 28 — LYON

Saison d'Hiver  
1885-86

# AU PONT-NEUF

Saison d'Hiver  
1885-86

Nous recommandons la Vente extraordinaire qui commence dès aujourd'hui

**280 PARDESSUS** doublés tartan. . . . **19 f.** — **200 PARDESSUS** genres divers, couleurs fantaisie. . **30 f.**  
**270 PARDESSUS** sergés et cannelés . . . . . **45 f.**

**AU PONT-NEUF, place Saint-Nizier et rue Saint-Pierre, 28**

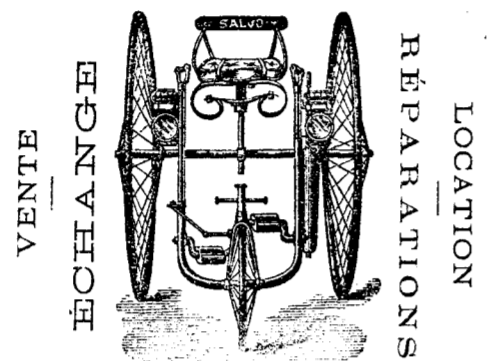
M<sup>ME</sup> BUSSY 92, rue Duguesclin, à  
Morand. — Ecritures publiques et privées.  
Correspondances diverses.

**M<sup>lle</sup> LAURE**  
AVENIR PAR LES CARTES, GUIDE ET CONSOLE  
Rue de Castries, 6, au 3<sup>me</sup>  
— LYON —  
Traite par Correspondance

FABRIQUE  
DE  
**PAINS D'ÉPICES**  
BISCUITS DE REIMS & PATISSERIES SÈCHES  
HORS CONCOURS A L'EXPOSITION INTERNATIONALE  
NICE 1884

**NINOT**  
Rue d'Enghien, 20, LYON

**J. THOMAS**  
Ancienne maison J. VIENNET & C<sup>e</sup>  
5 et 7, rue Bugeaud, LYON



CATALOGUE FRANCO

M<sup>ME</sup> BAYARD a l'honneur de  
prévenir le public qu'elle a rouvert son cabinet de cartomancienne, rue de la Charité, 55, au 3<sup>e</sup>, de  
11 heures à 6 heures.

**FLEURS NATURELLES**  
BOUQUETS  
POUR  
Mariages, Fêtes, Soirées  
etc., etc. **40**  
Rue Centrale Rue Centrale  
**40** **ABONNEMENTS**  
POUR  
Arbustes & Fleurs coupées  
**COURONNES MORTUAIRES**

**M<sup>lle</sup> JEANNIN**  
Sage-Femme Jurée  
TIENT DES PENSIONNAIRES  
Soins assidus. Discretion  
Consultations et Renseignements  
PAR CORRESPONDANCE  
**3, Rue de la Platière, LYON**  
Au 1<sup>er</sup> avril la Maison d'Accouchement sera transférée  
2, Cours des Chartreux

**GANTS**  
**BOULADE-SIRAND & C<sup>e</sup>**  
LYON, RUE CENTRALE, 32

Maison de Ganterie la plus  
importante de Lyon  
et seule possédant la haute  
nouveauité

**GANTS POUR SOIRÉES ET BALS**

BONNE OCCASION  
**Joli Phaëton Américain**  
A VENDRE  
TOUT ATTELÉ; FOUET EN MAIN  
S'adresser rue Tête-d'Or, 56, au chantier

**MARIAGES**  
Veuf, 30 ans, petites rentes, épouserait demoiselle ou veuve sans enfant, âge en rapport avec le sien. Ecrire F. G. 3, au journal.  
Jeune femme divorcée, 25,000 fr. de rente, épouserait officier en retraite, décoré. I. L. 6, bureau du journal.  
Jeune fille 22 ans, trois ans de séjour à Londres comme institutrice, épouserait professeur de piano ou de langues. N. R. 10, bureau du journal.  
Veuve riche, 38 ans, ayant deux enfants: garçon de 7 ans, fille de 14, épouserait officier ou marin en retraite, ne tient pas à la fortune. X. B. 11, bureau du journal.  
Orpheline 19 ans, dot 100 000 fr., héritière d'un oncle 500,000 fr., épouserait jeune homme élégant, instruit, ayant situation financière ou commerciale. Ecrire au journal, M. O. 7.  
Jeune homme très distingué, carrière libérale, connaissant le monde, épouserait dot sérieuse et relations politiques, ne tient pas à la beauté. C. O., bureau du journal.

**Le journal n'étant qu'un intermédiaire officieux, son rôle se borne à remettre aux intéressés les lettres qui parviennent à leurs initiales, leur laissant le soin d'y répondre.**

**A LOUER**  
Près le cours Morand  
**SALON GARNI**  
avec Alcôve  
au 1<sup>er</sup>, au-dessus de l'entresol  
S'adresser, rue de Sèze, 27, au concierge.

**SALLE A MANGER**  
Six Chaises et Table a rallonges  
Chêne sculpté, bon état  
à céder dans des conditions exceptionnelles.  
3, rue Pala-s-Grillet, au 1<sup>er</sup>  
RENSEIGNEMENTS

Place Saint-Nizier, rue Mercière toute la rue des Bouquetiers  
**Ancienne Maison**  
**MOUTH**  
Aujourd'hui et jours suivants  
**GRANDE MISE EN VENTE**  
DE  
Confections, Costumes, Jupons, Robes de chambre, Matinées, Lainages, Nouveautés, Draperies, Flanelles, Tapis, Blanc, Toile, Rideaux, Services de table, Couvertures, Couvre-pieds, Châle des Indes, Français et tartans, Deuils, Soieries, Foulards, Parapluies, Articles de Paris, etc., etc.  
**OCCASIONS EXTRAORDINAIRES**  
A tous nos rayons, une grande quantité de Coupes et Coupons se sont vendus avec des différences de plus de **50 pour cent.**  
**CORBEILLES DE MARIAGE**

**J'INSTRUIS, JE GUIDE**  
ET JE CONSOLE  
**M<sup>me</sup> Blanche de Nerval**  
Célébrité Egyptienne et Italienne  
**AVENIR CERTAIN**  
PAR LES  
**CARTES ET LES LIGNES DE LA MAIN**  
9, place des Terreaux, au 5<sup>me</sup>  
LYON

**MAGNÉTISME**  
Expériences diverses, séances particulières. Renseignements de toute nature.  
S'adr. au bureau du journal, R. B. 37.

**M<sup>ME</sup> CLAUDIA**  
11, Rue Cuvier, au 2<sup>me</sup>  
Avenir par les Cartes et la Main  
SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE  
Renseignements sur les maladies  
et les événements de la vie  
**REÇOIT TOUS LES JOURS**  
11, Rue Cuvier, 11, au 2<sup>me</sup>  
LYON

**CLERMONT-FERRAND**  
Le Lyon S'amuse est en vente chez  
MM.  
Montel, libraire dépositaire, place St-Hérem.  
Brier, buraliste, rue des Gras, 8.  
Carrier, — rue des Gras, près rue Neuve.  
Terrade, — boulevard Desaix.  
Delaire, — rue St-Louis.  
Lampe, — angle de la rue Neuve et de la place Poids-de-Ville.  
Morel, buraliste, rue de l'Hotel-de-Ville.

**M<sup>ME</sup> RAYMONDE**  
CARTOMANCIENNE  
4, rue Vieille-Monnaie, 4  
De 2 heures à 7 heures  
LYON

**AUX ARCHERS**  
8, Rue Saint-Dominique, 8  
— LYON —  
**CHAUSSURES HAUTE NOUVEAUTÉ**  
Pour Hommes, Dames, Fillettes & Enfants  
**ARTICLES DE SOIRÉES, BALS, ETC.**  
8, Rue Saint-Dominique, 8  
LYON



**En vente les**  
**AMOURS du PRINCE de GALLES**  
Chroniques galantes du Palais de St-James  
**DÉBAUCHES — SCANDALES — MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES**  
Splendides illustrations. — 2 Livraisons à 10 c. par semaine.  
1 Série à 50 c. par quinzaine.  
Envoyer 90 c. en timbres à M. FAYARD, éditeur, 78, boulevard St-Michel  
Pour recevoir franco les Séries 1 et 2

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné, déclare souscrire pour un Abonnement d'une durée de \_\_\_\_\_ au Journal « LYON S'AMUSE. »

Nom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_

Signature de l'Abonné :

**PRIX DES ABONNEMENTS**  
Lyon et Départements . . . . . (un an) **40 fr.** — (six mois) **6 fr.**  
Départements non limitrophes. — **42 fr.** — **7 fr.**  
Etranger . . . . . — **48 fr.**

Pour s'abonner il suffit d'envoyer un Mandat-poste au Directeur :  
**LYON, 2, Rue d'Amboise, 2, LYON**

Vente en Gros chez **M. ÉVRARD**, libraire, rue des Archers, 17